



Արևմտահայաստանի Հայաստանի Ազգային Խորհուրդ

Նախագահական Հրամանագիր

Թիւ 11 - 2014-02-16

Արեւմտեան Հայաստանի Հանրապետութեան Մայրաքաղաքի վերաբերեալ

Կարին, 16.02. 2014 թ.

Համաձայն Արեւմտեան Հայաստանի Հայերի Ազգային Խորհուրդի 17 դեկտեմբեր 2004 թ. Հռչակագրի,

Յոդուած 1. – Կարին քաղաքը կըլլայ Արեւմտեան Հայաստանի Հանրապետութեան Մայրաքաղաքը :

Յոդուած 2. – Քաղաքը Կարին Արեւմտեան Հայաստանի Հանրապետութեան Մայրաքաղաքը՝ կվերականգնի իր հայկական ինքնությունը:

Յոդուած 3. – Արեւմտեան Հայաստանի Հանրապետութեան Մայրաքաղաք Կարին կըլլայ Նախագահության և Ազգային Խորհուրդի նստավայրը:

Արմենակ ԱԲՐԱՀԱՄԵԱՆ
Արեւմտեան Հայաստանի Հանրապետութեան Նախակահ

Արևմտահայաստանի Հայաստանի Ազգային Խորհուրդ

stat.gov.wa@haybachdban.org

Histoire Contemporaine de la ville de Garin / Erzeroum



Le Pays de Garin - Erzeroum

La ville aujourd'hui la plus importante de l'Arménie turque, par son commerce et par sa population, est Erzeroum que plusieurs Français ont récemment visitée, entre autres MM. Texier et Flandin. « Vue de loin, dit le premier, Erzeroum donne l'idée d'une ville grande et bien bâtie, elle s'élève en amphithéâtre sur le versant septentrional d'une montagne, et est dominée par une forteresse entourée de murailles. Cette ville est aujourd'hui un chef-lieu de pachalik qui comprend toute la haute Arménie, connue des Turcs sous le nom de Kurdistan. Erzeroum domine une plaine très-étendue, et est située presque au point de partage des eaux de l'Euphrate et du Tigre. A l'époque où l'Arménie était indépendante, tous ces cantons portaient le nom de pays de Garin: c'est l'ancienne Caranitis de Pline. La ville portait le même nom qui fut changé plus tard en celui de Théodosiopolis.

« La position de la ville actuelle d'Erzeroum s'accorde trop bien avec celle que les géographes arméniens assignent à Théodosiopolis, pour qu'on puisse douter de leur identité. Selon les historiens orientaux, il existait près de Théodosiopolis un bourg nommé Ardzen, qui fut pris et saccagé par les Turcs seljoucides. Les habitants se réfugièrent à Théodosiopolis, qui appartenait aux empereurs grecs, et lui donnèrent le nom du pays qu'ils quittaient. La forteresse fut donc appelée Arzroum. »

Erzeroum est la résidence d'un Patriarche arménien et d'un évêque grec, les catholiques y avaient une église.

La population de Garin était encore bien considérable qu'elle n'est en 1830. Quoique le climat soit assez froid et que l'air soit pur, la peste y a fait périr beaucoup de monde en 1807. Pourtant elle comptait encore 70.000 habitants lorsqu'elle fut prise par les Russes en 1829. Elle fut rendue aux Turcs en 1830 après avoir déplacé 14.000 Arméniens d'Erzeroum au Javakhk.

Map showing the boundaries of Armenia as awarded by PRESIDENT WILSON.

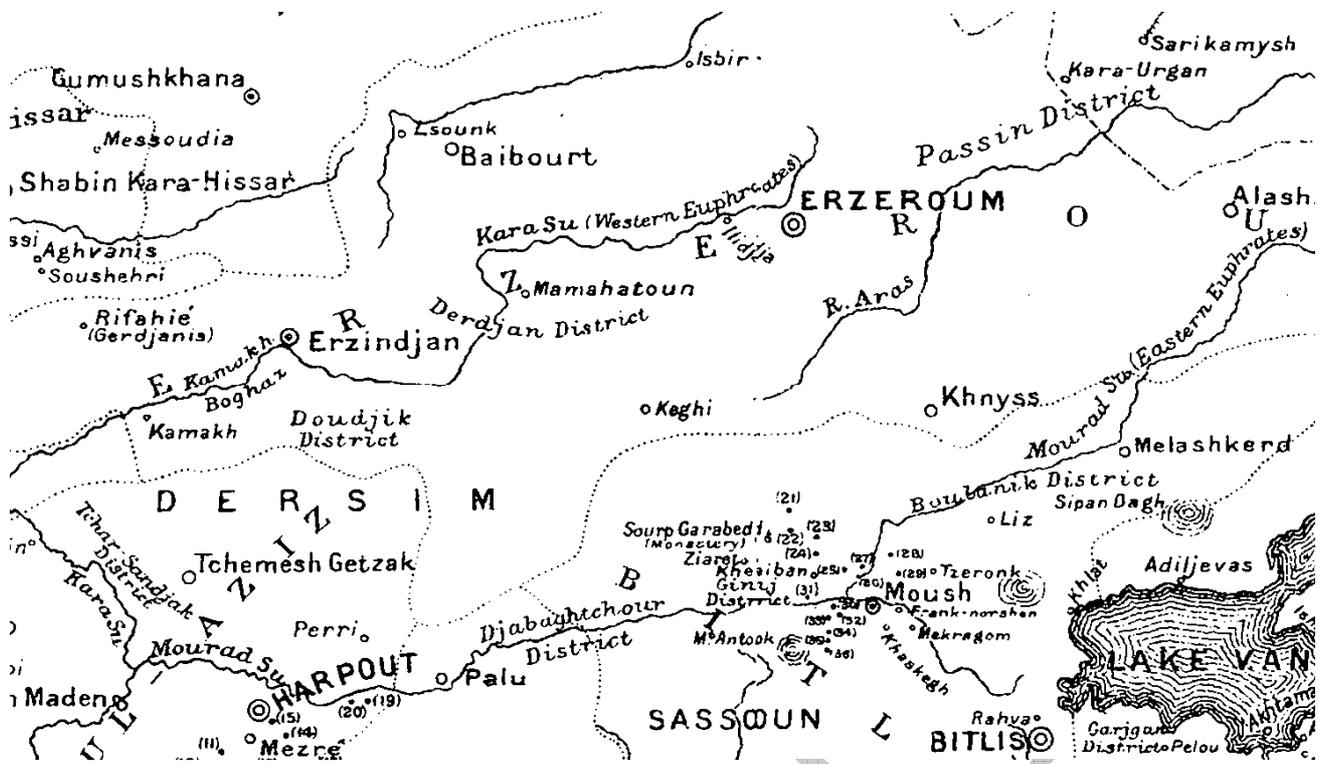


- Turkish-Armenian boundary
- Other international boundaries
- Unmarked international boundaries
- Old Turkish-Russian boundary
- Vilayet boundaries
- Sanjak boundaries
- Kaza boundaries
- Railways, broad gauges

ERZERUM..... Names of the vilayets of Erzerum, Trebizond, Van, and Bitlis and other cities in the area

Map compiled under the direction of Major Lawrence Martin, General Staff, U. S. Army, by the topographic branch U. S. Geological Survey, in cooperation with the Department of State, from field observations by the Harbord Mission and from maps of the Turkish General Staff, scale 1:200,000, German maps prepared during the war, scale 1:400,000, and British maps of Persian and Transcaucasian territory, scale 1:1,000,000

Woodrow Wilson



GARIN/ERZEROUM ET LE GENOCIDE DES ARMÉNIENS EN ARMÉNIE OCCIDENTALE

Massacres d'Erzeroum du 30 octobre 1895 :

Suite aux massacres d'Erzeroum, un consul britannique mit la main sur deux lettres envoyées à son frère et à ses parents par un soldat turc :

"Mon frère, si tu veux des nouvelles d'ici, nous avons tué 1 200 Arméniens, tous réduits en pâtée pour chien. [...] Mère, je suis sain et sauf. Père, il y a vingt jours, nous avons mené la guerre contre les incroyables arméniens. Par la grâce de Dieu, aucun malheur ne nous est arrivé. La rumeur dit que notre bataillon va être dépêché dans votre partie du monde - si c'est le cas, nous y tuons tous les Arméniens. D'autres part, 511 Arméniens ont été blessés, et il en périt un ou deux chaque jour. Si vous voulez des nouvelles des soldats et des bachi bouzouks, pas un seul n'a saigné du nez [...] Que Dieu vous bénisse."





ATROCITÉS TURQUES EN ARMÉNIE
Les Chefs des massacreurs Turcs et Allemands d'Erzeroum.

Sur la photo : **Les chefs massacreurs turcs et allemands d'Erzéroum.** 1) Le traducteur de Kouzi bey, 2) Kouzi Bey 3) L'Allemand Stakechi, 4) Chobner, le chef allemand des Tchété 5) Le traducteur de Chobner , 6) L'Allemand Stanger, 7) Le traducteur de Stanger.

Note de DD : Est-ce que Stanger est le colonel Stange, auteur du rapport ? Toujours est-il que si c'était le cas, il serait indu de le placer parmi les massacreurs. Mais des questions restent posées. Si Stange/Stanger est en présence de Chobner, chef allemand des Tchété, c'est bien qu'il est au courant de la fonction de son collègue. Dès lors, pourquoi dénonce-t-il les Tchété dans son rapport puisque sa présence à cette réunion semble en faire un complice ? Il serait intéressant de savoir qui a édité cette carte et qu'est-ce qui a autorisé cet "éditeur" d'y ajouter ce commentaire : Les Chefs des massacreurs Turcs et Allemands à Erzeroum (sic) ? Les accents de sincérité du rapport visent-ils à dédouaner Stange/Stanger de toute complaisance concernant les massacres qu'il décrit ? Les questions restent ouvertes sur le cas étrange du colonel allemand Stange/Stanger.

Concernant Chobner, il s'agirait en fait de Max von Scheubner-Richter, qui devint un proche de Hitler et mourra lors du putsch de Munich en 1923. Hitler dédie la première partie de Mein Kampf à plusieurs de ses compagnons en ces termes : " Le 9 novembre 1923, à midi, devant la Feldherrnhalle et dans la cour de l'ancien Ministère de la Guerre, les hommes dont les noms suivent tombèrent pour leur fidèle croyance en la résurrection de leur peuple : [suivent divers noms dont celui de Scheubner-Richter Max-Erwin (von), Dr, ingénieur, né le 9 janvier 1884] Les autorités nationales refusèrent, après leur mort, une sépulture commune à ces héros. A leur mémoire commune je dédie le premier volume de cet ouvrage, afin que leur martyre rayonne constamment sur nos partisans. Landsberg-a.-L., Maison d'arrêt, le 16 octobre 1924."

Raymond Kévorkian, évoquant les déportations d'Erzéroum (cf Le génocide des Arméniens, Paris, éd. Odile Jacob 2006, pp 358-359) insiste sur la désapprobation du vice-consul allemand Scheubner Richter auprès du vali concernant les massacres commis contre les déportés. Par conséquent, compte tenu de la lettre de Stange/Stanger, il semble que toute la responsabilité des massacres d'Erzéroum ne soit pas imputable aux autorités militaires allemandes présentes sur cette carte. D'ailleurs, toujours selon Raymond Kévorkian, les tchéte étaient en fait supervisés par Filibeli Ahmed Hilmi bey, adjoint du Dr Chakir et non par Scheubner, comme l'indique la carte.

Toujours à propos de Scheubner, on pourra consulter le livre de Paul Leverkuehn, A German Officer during the Armenian Genocide: A Biography of Max von Scheubner-Richter, et l'intéressante recension faite par The Armenian observer blog.

1915-08-23-DE-013

DE/PA-AA/ Ambassade de Constantinople/Vol. 170.

Publication : DuA Doc. 149 (abbr.)

Du colonel Stange à la Mission Militaire Allemande à Constantinople

J. N° 3841

Erzeroum, 23 août 1915

Rapport sur la déportation des Arméniens

La déportation des Arméniens a débuté vers la mi-mai 1915. Jusqu'alors tout était assez calme ; les Arméniens pouvaient vaquer à leur commerce et autres affaires, pratiquer leur religion sans être inquiétés et étaient globalement satisfaits de leur situation. Or, le 10 février de cette même année, le directeur en second de la Banque Ottomane locale, un Arménien, fut abattu en pleine rue juste avant six heures du soir. Malgré de soi-disant tentatives par le gouvernement, le meurtrier ne fut jamais appréhendé. Aujourd'hui, il n'existe plus aucun doute sur le fait que le motif présidant à cet assassinat était purement politique. A cette époque, l'évêque arménien d'Erzindjan fut aussi assassiné.

Le 20 mai environ, le commandant en chef, Kiamil Pacha, donna l'ordre d'évacuation des villages arméniens situés au nord d'Erzeroum. Ces ordres furent exécutés par les instances turques de la manière la plus brutale ; la copie d'une lettre écrite par les villageois arméniens et adressée à leur évêque en fournit la preuve : la population fut chassée de ses foyers, fermes et champs dans un délai le plus court possible et regroupée. Un grand nombre de gens n'obtinrent même pas des gendarmes le temps de rassembler le strict nécessaire à emporter. Les biens qui furent ainsi abandonnés ou même emmenés avec eux furent confisqués par les gendarmes et les soldats chargés de les escorter ou bien volés dans les maisons. Soumis aux mauvaises conditions climatiques qui prévalaient à cette époque, les exilés durent dormir au dehors ; ils furent seulement autorisés par les gendarmes – la plupart du temps contre rétribution spéciale – à entrer dans les villes ou les villages afin d'y obtenir de la nourriture ou remplir d'eau leurs besaces. Des viols ont eu lieu et il est certain que des mères désespérées ont souvent jeté leurs nourrissons dans l'Euphrate, ne présageant plus aucune chance de pouvoir les nourrir. A plusieurs reprises, le consul d'Allemagne fit en sorte que ses employés consulaires distribuent quelque nourriture et ce même consul est à même de témoigner de la misère des exilés.

Il est tout à fait établi que ces Arméniens, presque sans exception, ont été assassinés dans la région de Mama Hatun (Tertian) par de soi-disant *tchéti* (volontaires), des *ashiret* (bandes) et autres crapules de même acabit. Ces agissements furent, de fait, tolérés par les responsables des escortes militaires, et même perpétrés avec leur concours. Le *vali* a reconnu ces faits devant le consul d'Allemagne – naturellement dans certaines limites seulement – et ce dernier a interrogé en détail un vieil Arménien, qui avait réussi à fuir ce massacre, malgré ses blessures, sur ces événements. Un grand nombre de cadavres ont été observés à cet endroit par un employé du consulat, Schlimme, engagé volontaire dans l'armée.

Début juin, commença la déportation des Arméniens de la ville d'Erzeroum. La manière avec laquelle cela fut organisé par les autorités gouvernementales et policières, ainsi que leurs services, fut dépourvue de toute forme d'organisation et de discipline. Tout au contraire, elle constitue un premier exemple de l'arbitraire cruel, inhumain et illicite, de la brutalité bestiale de tous les Turcs impliqués vis à vis de cette catégorie de gens qu'ils haïssent profondément et qu'ils considèrent comme une cible parfaite et des hors-la-loi. Un grand nombre d'exemples dignes de foi attestent ces faits. Le gouvernement n'a rien fait pour aider les exilés en quelque manière que ce soit, et comme les policiers connaissaient l'opinion de leurs supérieurs, ils firent en conséquence tout leur possible pour augmenter les souffrances des Arméniens. Des expulsions furent décrétées, puis révoquées ; à la suite de quoi, des permis de séjour furent délivrés, puis exigés par la police après quelques jours seulement et détruits. De nouveaux ordres d'expulsion furent donnés, très souvent le soir même précédant l'expulsion prévue le matin suivant. Objections et plaintes furent ignorées, obtenant ordinairement pour toute réponse de mauvais traitements.

Le gouvernement n'a fourni aux exilés aucune information quant à leur destination. Il laissa les prix des différents moyens de transport atteindre un niveau quasi exorbitant ; surtout, il mit sur pied un nombre insuffisant d'escortes, à la formation des plus sommaire et qui ne prirent nullement au sérieux leur devoir de protéger les déportés, comme cela s'avéra plus tard. Or il est généralement admis que la dangerosité des routes avait atteint un haut niveau. Cela ne dissuada cependant pas les autorités d'expulser les Arméniens. De fait, ils étaient censés mourir. A Trébizonde, les Arméniens, après avoir reçu les ordres de déportation, se virent même interdire de vendre ou d'emporter quelque bien que ce soit. L'employé du consulat local, le volontaire allemand Schlimme [Schlimme se déplaçait pour une mission consulaire via Baiburt, d'Erzindjan à Trébizonde] fut lui même témoin à Trébizonde de la manière avec laquelle les officiers de police, devant le commissariat, dépouillait les déportés de passage de leurs pauvres balluchons.

L'exposé qui précède devrait suffire à donner une idée, fut-ce la plus élémentaire, du traitement épouvantable auquel les Arméniens ont été soumis. Bien d'autres détails sont accessibles.

Pour autant qu'il est possible d'en juger, malgré les efforts du gouvernement pour tenir ces événements secrets ou du moins les atténuer, la situation est la suivante :

Sur le premier convoi qui partit le 16 juin sur la route menant directement à Harput et qui se composait principalement de notables arméniens, ayant beaucoup de bagages avec eux, tous les hommes, à de très rares exceptions près, ont été assassinés, bien que le *vali* ne reconnaisse que 13 victimes arméniennes. Les femmes parvinrent apparemment à Harput avec les enfants les plus petits, mais l'on ne sait rien de certain quant aux adolescentes. Les autres groupes furent emmenés via Baiburt vers Erzindjan, puis en direction de Kamakh (vallée de l'Euphrate). Ils sont généralement « censés » parvenir à traverser sains et saufs la vallée de l'Euphrate, mais doivent encore traverser une section périlleuse lors de leur parcours vers Harput et les alentours d'Ourfa.

Parmi les Arméniens originaires de Trébizonde, les hommes furent conduits à part dans les montagnes et massacrés avec l'aide des troupes militaires, tandis que les femmes furent emmenées dans un état déplorable en direction d'Erzindjan. L'on ignore à ce jour ce qu'il leur advint. A Trébizonde, les Arméniens furent conduits en mer, puis jetés par dessus bord. L'évêque de Trébizonde fut convoqué devant une cour martiale à Erzeroum et étranglé chemin faisant, ainsi que ses gardes. Un médecin militaire arménien a été assassiné entre Trébizonde et Baiburt.

Les Arméniens originaires d'Erzindjan furent tous conduits vers les gorges de Kamakh (Euphrate) où ils furent massacrés. Des rapports dignes de foi signalent que les cadavres furent chargés sur des charrettes qui avaient déjà été disposées à cet endroit, puis emmenés vers l'Euphrate et jetés dans le fleuve. L'évêque d'Erzindjan escortait ses fidèles et aura partagé leur destin.

A Erzeroum, seuls quelques rares Arméniens sont restés après que l'ordre originel, au terme duquel les femmes et les enfants sans aucune protection masculine pouvaient demeurer dans la ville, fut révoqué et que leur expulsion ait été menée d'une manière stricte et brutale. Même ceux qui étaient des plus nécessaires pour des tâches militaires et administratives, les artisans, les forgerons, les camionneurs, le personnel hospitalier, les employés de banques, les fonctionnaires et les médecins militaires, furent tous déportés sans raison.

Le déplacement des Arméniens hors de la zone de guerre autour d'Erzeroum fut légalement autorisé et est justifié en tant que nécessité militaire. De fait, en maints endroits, les Arméniens se sont avérés peu fiables. Avec le soutien de la Russie, des révoltes et des actes de violence ont eu lieu à l'encontre des populations musulmanes, par exemple près du lac de Van, à Bitlis, à Moush. Parfois, des fils télégraphiques ont été coupés et les cas d'espionnage ne sont pas rares. D'autre part, la population arménienne d'Erzeroum est restée jusqu'alors totalement calme. Quant à savoir s'ils seraient restés aussi tranquilles au cas où les Russes eussent progressé et approché d'Erzeroum, par exemple, nul ne peut l'attester pour l'heure. Excepté une fraction relativement réduite, tous les Arméniens prêts pour le service militaire ont été appelés sous les drapeaux. En conséquence, il semble n'y avoir aucune raison de craindre quelque soulèvement de fait.

Il semble cependant que le gouvernement redoute les Arméniens à un point dépassant toute proportion relativement à la situation d'impuissance où se trouvaient alors les Arméniens. Or, même si la décision de déporter cet élément devenu suspect est toujours de la responsabilité du commandement suprême, il convient d'attendre et même d'exiger que ces mesures soient prises sans porter atteinte à la vie et aux biens des déportés, contre lesquels il n'existe pas la plus légère preuve de culpabilité. La justification et l'obligation de poursuivre des contrevenants à titre individuel n'est pas ici en jeu. Mais le fait que des centaines et des milliers de gens soient purement et simplement assassinés, que les autorités prêtent leur concours afin de s'emparer des biens qui ont été abandonnés (maisons, magasins, biens, affaires domestiques) – dans l'église arménienne se trouvent des stocks pour un montant de 150 000 livres turques -, le fait que ces expulsions ont été organisées dans des conditions inhumaines et que des familles et des femmes furent emmenées sans aucune protection masculine, et le fait que les Arméniens qui se sont depuis longtemps convertis à la foi musulmane ne soient plus considérés comme suspects et donc laissés en paix, ne sont pas sans poser certaines questions. L'on ne peut que présumer le fait que les considérations militaires sont d'une importance secondaire en ce qui concerne la déportation des Arméniens et que l'objectif principal est de tirer avantage de cette opportunité idéale afin de mettre en application un plan préparé de longue date visant à affaiblir tout à fait, sinon à détruire le peuple arménien, sans qu'à l'étranger quelque protestation ne se fasse entendre. Les motifs militaires et les tentatives de rébellion dans plusieurs régions du pays ne constituent que des prétextes bienvenus pour cette entreprise.

A cet égard, les autorités semblent considérer le principe consistant à se venger sur l'innocent pour les actes du coupable, sur lequel on ne peut cependant mettre la main, comme étant justifié. Pour les Européens, un tel principe ne peut s'expliquer que par le fait que les Turcs ont des conceptions du savoir-vivre et de la moralité, qui ne correspondent aucunement aux nôtres.

Tout en exécutant les mesures de déportation, le *vali* se référait parfois aux ordres du commandement suprême, et parfois à ceux de Constantinople. Réciproquement, le commandement suprême continuait de faire pression pour une mise en œuvre impitoyable de ces expulsions et, plus souvent encore, donnait des ordres, mais en incriminant le *vali* quant à leur mise en œuvre, sans être en mesure ou désireux de lui donner les moyens d'exécuter ces ordres. Le commandement en chef a certainement eu connaissance du meurtre des premiers Arméniens, ainsi que du comportement des gendarmes chargés des escortes ; il était conscient des conditions d'insécurité des routes, n'a rien fait pour enrayer ces abus et a cependant ordonné la déportation des Arméniens le long de ces routes. Or ce comportement est conforme à une observation qu'il fit au consul concernant le fait qu'après la guerre la question arménienne n'existerait plus.

Considérant l'ensemble de ces faits, l'on peut établir ce qui suit comme des faits avérés :

L'expulsion et la destruction des Arméniens ont été décidées par le Comité des Jeunes-Turcs à Constantinople, organisées avec soin par eux et exécutées avec l'aide de membres de l'armée et de groupes volontaires. Pour aider à mettre en œuvre cette tâche, les membres suivants du Comité furent nommés localement : Hilmi Bey, Chakir Bey, député d'Erzeroum, Seyfoulla Bey. Furent aussi en fonction : le *vali*, Tahsin Bey, le directeur de la police, Khoulousse Bey, et enfin Mahmud Kiamil Pacha, qui, aux côtés du directeur de la police, se révéla le plus brutal dans l'exécution des ordres.

Colonel Stange

[Note de Liman von Sanders, 9 septembre]

Pour l'attaché militaire impérial, Son Excellence le colonel von Lossow.

LA PRISE D'ERZEROU M PAR LES RUSSES

(16 février 1916.)



Communiqués officiels.

Pétrograd, 17 février 1916. — Voici le texte du télégramme par lequel le vice-roi du Caucase a annoncé au tsar la prise d'Erzeroum :

Dieu a accordé aux valeureuses troupes de l'armée du Caucase un si grand secours qu'Erzeroum a été prise, après cinq jours d'assauts sans précédents. J'ai le bonheur inexprimable d'annoncer cette victoire à Votre Majesté impériale.

NICOLAS.

Pétrograd, 27 février 1916. — Le grand état-major communique le 26 février 1916 :

Comme effet de l'opération d'Erzeroum, réalisée avec des pertes insignifiantes relativement au grand succès obtenu, nous avons fait prisonniers 235 officiers et 12 753 soldats, et nous avons enlevé 9 drapeaux et 323 canons. En outre, nous avons pris dans Erzeroum, forteresse turque de première classe, de grands dépôts d'armes, de munitions, d'approvisionnement, divers appareils pour le service de liaison, des parcs, etc.

Nous continuons sans répit la poursuite du reste de l'armée turque défaite et démoralisée. A 50 verstes à l'ouest d'Erzeroum, sur la route de Trébizonde, nous avons refoulé les arrière-gardes ennemies et occupé le village d'Aschikala.

Pétrograd, 1^{er} mars 1916. — Le grand état-major communique le 29 février 1916 :

Le quartier général turc, dans son communiqué officiel du 21 février, indique que la retraite de l'armée turque d'Erzeroum, vers les positions à l'est de cette forteresse, s'est effectuée sans pertes et que les Turcs ont abandonné, dans cette forteresse, seulement 50 vieilles pièces de canon qu'ils n'ont pas pu emmener. En même temps, le quartier général ottoman dément les données que les Russes ont répandues sur la prise d'Erzeroum, soit 1 000 pièces et 80 000 prisonniers.

Ce même communiqué souligne qu'Erzeroum n'est pas une forteresse, mais une simple ville ouverte avec des fortifications dénuées de toute portée militaire (1).

(1) Voici le texte de ce communiqué d'après le *Journal de Genève* du 25 février 1916 : « Notre armée, pour des considérations militaires, s'est retirée sans pertes dans les positions situées à l'ouest d'Erzeroum, après avoir détruit les positions se trouvant à 15 kilomètres à l'est de la ville ainsi que 50 vieux canons ne pouvant être

En présence de ces affirmations, l'état-major du généralissime annonce que la forteresse d'Erzeroum, comme le seul point fortifié à l'intérieur de la Turquie d'Asie qui couvre l'Arménie Ouest et l'Anatolie et qui bloque toutes les meilleures voies de communications de Transcaucasie, à l'intérieur de la Turquie d'Asie, a reçu, au cours de longues années, des perfectionnements exécutés par les Turcs avec le concours des Allemands.

Forté en elle-même par les conditions du terrain, couverte de flanc par des massifs montagneux très difficilement accessibles, telle était la barrière puissante qui se présentait sur la route de notre offensive. En outre, la forteresse avait d'énormes avantages pour la défense du côté Nord-Est et Est.

Pendant cinq jours, cette forteresse a été défendue par les Turcs avec une opiniâtreté dont témoigne l'énorme quantité de cadavres. L'armée du Caucase a eu à surmonter des montagnes abruptes et à se frayer un chemin à travers des réseaux de fils de fer et d'autres défenses. Cependant, l'assaut de la forteresse fut sonné après une préparation d'artillerie.

L'assaut des forts de la position principale dura du 11 au 15 février inclusivement. Après que nous eûmes pris les forts du flanc gauche et la ligne de défense principale turque s'étendant sur 40 verstes, le sort des forts du centre et du flanc droit, et après eux des forts de seconde ligne et des défenses principales, était décidé. Le 16 février, après de courtes attaques, ces fortifications, remplies de cadavres turcs, restèrent en nos mains.

Pendant l'assaut de la forteresse, plusieurs régiments turcs furent ou anéantis ou faits prisonniers avec tous les officiers. Sur une seule ligne de forts, nous primes 197 pièces d'artillerie en bon état, de divers calibres. Sur la défense centrale de la forteresse, nous primes encore 126 pièces. Dans la région fortifiée d'Erzeroum, nous primes de nombreux dépôts de troupes dont les restes démoralisés se retirent maintenant en désordre vers l'Ouest. Certains Corps d'armée à trois divisions ne comptent plus actuellement dans leurs rangs que 3 à 5 000 baïonnettes avec quelques canons. Tout le reste est tombé en nos mains, ou a péri dans le combat, ou a succombé au froid.

Suivant les derniers renseignements, les officiers et soldats turcs prisonniers capturés dans la région fortifiée d'Erzeroum et au cours de la poursuite qui suivit se plaignent unanimement de leur commandement supérieur concentré dans les mains des Allemands. Ceux-ci, pendant l'assaut de la forteresse d'Erzeroum, abandonnèrent les premiers les régions fortifiées, provoquant la panique et le désordre dans les rangs des troupes turques déjà ébranlées à ce moment.

transportés sur place. Les nouvelles fantastiques répandues par les Russes, selon lesquelles ils auraient capturé à Erzeroum 1 000 canons et fait 80 000 prisonniers, sont contraires à la vérité. En réalité, aucun combat n'a eu lieu aux environs d'Erzeroum, à part les combats qui se sont déroulés dans lesdites positions. Au fond, Erzeroum n'était pas une forteresse, mais une ville ouverte, et les anciens forts se trouvant aux alentours n'avaient aucune valeur militaire. C'est pour cette raison que le maintien de la ville ne fut pas pris en considération. »

Les opérations russes en janvier et février 1916.

Les Turcs défendaient Erzeroum avec la 3^e armée, IX^e, X^e et XI^e Corps. Ahmed Fevzi Pacha commandait la place que von Posselt Pacha avait fortifiée. Un millier de canons, dont la moitié de pièces lourdes Krupp, des avions, des autos blindées, tous les perfectionnements modernes concouraient à en faire une position solide. Le gros des troupes, réuni au centre, se prolongeait en deux ailes moins fortement constituées.

Couvrant la place d'Erzeroum, sur les routes de Kars et d'Olty, les Turcs sont d'abord refoulés sur la ville, où conduisent en effet les voies qu'ils occupaient.

Ce que fut cette retraite, nous pouvons nous en faire une idée par un des derniers communiqués du grand-duc nous dépeignant ses soldats engagés à fond contre les Turcs à travers 1 m. 50 de neige. Aussi le butin semé sur leur route par les fuyards fut-il énorme.

Arrivés devant la ville, les soldats du tsar devaient s'emparer d'une série de forts. Aux redoutes anciennes, on avait ajouté six forts récemment construits sous la direction d'officiers allemands. Ainsi dix-sept points d'appui solides donnaient aux Turcs un secours inestimable.

Mais rien n'y fit. L'investissement de la place fut mené de face et de flanc d'une façon magistrale par le général Joudenitch. Cet officier est âgé de cinquante-trois ans. D'abord sous-lieutenant au régiment des gardes de Lithuanie, il passa ensuite à l'Académie militaire de Pétrograd. Après avoir été chef d'état-major d'une brigade du Turkestan, il commandait, pendant la guerre de Mandchourie, le 18^e chasseurs, à trente-trois ans. Il fut blessé et nommé général major. Depuis, il continua sa carrière au Caucase, dont il commandait l'état-major au début des hostilités.

Le front ennemi, à ce moment, allait du lac Tortum, dans les environs d'Olty, jusqu'à la vieille cité de Melazghert, à mi-chemin entre l'Euphrate oriental et le lac de Van. Faut-il le dire, quand on parle d'une ligne de feu en pays de montagnes, il ne s'agit point, comme chez nous, d'une suite de positions ininterrompues, mais, au contraire, d'une succession de postes organisés laissant entre eux des solutions de continuité. La nature du terrain empêche ces postes de se porter mutuellement secours. Inconvénient compensé par l'avantage de se maintenir en place malgré la chute du voisin.

L'aile gauche enlève le village de Tav, le 8 janvier. Quatre jours après, nos alliés abordent les positions centrales. L'artilleur et le fantassin rivalisent d'ardeur héroïque. L'ennemi abandonne ses

retranchements, et la frontière russe, jusqu'alors inquiétée par la présence de Turcs, s'en trouve libérée. Koprikeuï sert de ralliement à ceux qui battent en retraite. Dès lors, le grand-duc se trouvait entre Kars et Erzeroum, à 50 kilomètres de celle-ci. Le 19 janvier, la forteresse de Koprikeuï est prise à son tour. Se repliant sur un nouvel échelon, les Turcs cherchent un appui dans les fortifications de Hassam. Rien n'arrête l'avalanche russe, et bientôt les forts même d'Erzeroum sont menacés.

Erzeroum, grâce à sa ceinture fortifiée, tenait sous son feu la passe des monts Deve-Boyoun qui mène à Kars. De construction ancienne, des travaux de la veille avaient augmenté sa valeur défensive. Bien gardée vers l'Est, Erzeroum ne l'était pas moins au Nord et au Sud, car les positions de Dumli-Dagh et de Khinis étaient redoutables.....

Ce fut au nord de Deve-Boyoun que se produisit le premier effort russe. Venant d'Olty par le passage de Gourdji-Boghaz, le général Michel Prjevalsky anéantit avec son artillerie lourde les deux forts de Harn-Subek et de Tafta. La destruction de ces deux ouvrages lui permit de prendre à revers la position de Deve-Boyoun. Le 16 février, toute la première ligne, y compris le Palanteken, était enlevée. Les Turcs n'essayèrent même pas de résister sur leur seconde ligne de défense et, à 11 h. $\frac{1}{2}$, la cavalerie du grand-duc franchissait le rempart de l'Arménie. 2 350 officiers, 12 758 soldats, 9 drapeaux et 343 canons, tel était le butin de nos alliés. Cinq jours et nuits avaient suffi pour cette victoire.

CHARLES STÉNON.

[Grande Revue, avr. 1916.]

La prise de Trébizonde par les Russes

(18 avril 1916.)



COMMUNIQUÉ OFFICIEL

Pétrograd, 19 avril. — Le grand état-major communiqué, le 18 avril, à 21 heures :

Trébizonde est pris.

Les efforts militaires réunis des énergiques troupes de l'armée du Caucase et de la flotte de la mer Noire viennent d'être couronnés par la conquête de ce point fortifié, le plus important du littoral d'Anatolie.

Les vaillantes troupes de l'armée du Caucase, après un sanglant combat le 14 avril, sur la rivière Karadarassi, ont pressé sans répit les Turcs et ont surmonté des difficultés incroyables, brisant partout une résistance des plus acharnées.

L'action bien combinée de la flotte a permis d'exécuter une opération de débarquement des plus téméraires et de prêter l'appui permanent de l'artillerie aux troupes de terre qui opéraient dans la région du littoral. Cette nouvelle victoire a été également secondée par le secours que prêtèrent à l'armée du Caucase les autres troupes qui opéraient dans d'autres directions en Asie Mineure. Par leurs combats acharnés et par leurs exploits héroïques, elles firent leur possible pour faciliter la tâche du détachement du littoral (1).

IMPORTANCE DES VICTOIRES RUSSES EN ARMÉNIE

La guerre a interrompu la construction du chemin de fer de Bagdad, et aujourd'hui le commerce russe salue avec enthousiasme les troupes du grand-duc qui le délivrent d'un cauchemar. La Perse échappe à la mainmise rêvée par la Dresdner-Bank dès 1907, et reste partagée en deux zones d'influence entre la Russie et l'Angleterre :

(1) Au sujet de cette nouvelle défaite des Turcs, M. Albert Bonnard écrit dans le *Journal de Genève* (20 avr. 1916) : « En commençant son discours du 5 avril, le chancelier allemand a dit : « Les Russes ont, il est vrai, réussi, grâce à une » supériorité numérique écrasante, à s'emparer d'Erzeroum. Mais de nouveaux » effectifs turcs très forts leur interdisent de pousser plus loin. » (Longs applaudissements.)

» Hier, 18 avril, les Russes ont pris Trébizonde.

» Depuis plusieurs jours, les communiqués, toujours très sobres, du grand-duc Nicolas marquaient une avance sur le littoral. Nous sommes à vingt-cinq verstes, disaient-ils le 15 avril. Nous sommes à dix-huit verstes, annonçaient-ils le lendemain. La place ne s'est pas rendue. Elle a été enlevée de vive force, grâce à l'action combinée de l'armée et de la flotte. »

telle est la première conséquence immédiate de la conquête de l'Asie Mineure.

Mais l'Arménie, outre le rôle d'intermédiaire, a une importance de tout premier ordre par elle-même.

premières qui lui font défaut. L'avance russe rend maintenant illusoire la jonction Reicht-Constantinople et le rétablissement de la voie ferrée de Bagdad. Finis les espoirs de se munir de manganèse, de chrome, de plomb et de cuivre dont les vilayets de l'Arménie sont si riches ! Les produits agricoles de Sivas et de Diarbékir ne pourront plus être rahlés par des agents de Berlin et de Vienne ; le jour approche où, coupée en deux, la ligne de Bagdad n'acheminera plus vers Constantinople les wagons remplis de coton que doivent fournir à l'Allemagne les plaines irriguées de Konia, d'Adana ou de Mersina. La vice-roi du Caucase vient de concéder à un Syndicat russe le droit d'exploiter tous les gisements miniers de l'Asie Mineure !....

Sans doute, l'Allemagne essayera d'amoindrir devant l'opinion la gravité de son échec en Asie ; elle n'arrivera pas à effacer des mémoires l'aveu fait en juillet dernier par le théoricien officiel de son impérialisme, Paul Rohrbach :

Qu'advient-il si les alliés se partagent le territoire situé entre le Bosphore et le golfe Persique et entre le canal de Suez et le mont Ararat, ou si nous y perdons toute notre influence ? La réponse est nette : *ce serait la fin de l'Allemagne dans la politique mondiale, notre exclusion des rangs des puissances de premier ordre.* L'empire ottoman s'étend aujourd'hui sur des régions dont l'importance dans l'économie internationale et dans la politique mondiale grandit au fur et à mesure de leur mise en valeur.... Quiconque est rejeté de là-bas perd tout son rôle international. L'Allemagne est au tournant de son histoire. » (*Das Grössere Deutschland*, n° 31 de 1915.)

[Temps, 10 mai 1916.]

LA VILLE DE TRÉBIZONDE DANS L'HISTOIRE

Plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui fut, dans le passé, l'importance de Trébizonde ; quelques monuments anciens, dont les restes subsistent encore, l'attestent de manière irrécusable. Voici des vestiges des fortifications, ici byzantines et là génoises, de l'antique cité grecque ; voici une enceinte aux tours tapissées de lierre dont la partie septentrionale — un château ruiné aux pierres sculptées — domine immédiatement un vieux port actuellement délaissé ; voici l'ancien palais des Comnènes, dont le mur occidental se con-

fond avec celui de la citadelle ; voici encore Sainte-Sophie, une ancienne église byzantine, transformée en mosquée et montrant quelques traces de fresques, d'autres églises qui ont subi le même sort, deux chapelles grecques, aux fresques bien conservées. Enfin, le sanctuaire de la Panagia Théotoca (ou « des Sauterelles »), à quelques kilomètres au sud de Trébizonde, rattache, lui aussi, le présent au passé, mais n'est pas le monument qui affirme avec le plus d'éloquence la splendeur disparue de Trapézos.

A en croire Eusèbe, c'est à une époque antérieure de plusieurs siècles à l'ère chrétienne (en 756) que Trapézos fut fondée, sur la route de la Colchide, par une colonie de la milésienne Sinope. La ville fut établie sur le plateau rocheux en forme de trapèze qui s'avance au nord du Boz-Tépé jusqu'au Pont-Euxin ; elle fut enceinte de murailles reproduisant la forme exacte du plateau (de là son nom de Trapézos), et qui furent plusieurs fois reconstruites. Grande fut, dans l'antiquité, l'importance commerciale de Trapézonte, qui sut pendant assez longtemps se maintenir indépendante et défendre son territoire contre l'ambition des princes voisins. C'est près d'elle que les Dix Mille arrivèrent à la mer, en mars 400, après avoir traversé en huit mois, depuis Cunaxa, les plaines de la Mésopotamie et les hauts plateaux de l'Arménie. Le rôle économique de Trapézonte grandit encore, et son rôle politique commença au moment où les souverains du Pont s'emparèrent de cette ville et en firent pour un temps leur capitale. Lorsque Pharnace II, le fils du grand Mithridate Eupator, eut été vaincu par César (à Zéla, en 47 avant Jésus-Christ), Trapézonte, déjà déchue de son rang au bénéfice de Sinope, devint une simple ville de l'empire romain ; mais elle conserva toutes ses libertés et fut, durant la période impériale, l'objet des faveurs de plusieurs souverains. Hadrien surtout fut pour elle un grand bienfaiteur ; il se plut à l'embellir de palais, de basiliques, de colonnades, comme aussi à y creuser un port artificiel. Cette ville superbe, par qui s'effectuait une partie du commerce du monde antique avec l'Inde et qui devait à son rôle économique une grande opulence, ne tarda pas à exciter la convoitise des Barbares ; elle fut prise, pillée et dévastée par les Goths en 256 ou 257 après Jésus-Christ, mais se releva bientôt après, sous Aurélien. Elle ne semble pas, toutefois, avoir alors recouvré son ancienne splendeur, et, tout en conservant sa prospérité, tout en gardant son rôle de métropole du Pont Polémoniaque, elle perdit peu à peu quelque chose de son éclat. Justinien, toutefois, appréciait encore, au VI^e siècle de notre ère, l'importance de Trébizonde ; les travaux militaires qu'il y fit exécuter l'attestent ; mais cette importance ne redevint vraiment considérable qu'à partir de 1204, après la prise de Constantinople par les croisés.

Alors, David et Alexis Comnène, fuyant la capitale de l'empire byzantin, transformée en capitale d'un nouvel empire latin, firent de Trébizonde la tête d'un État autonome (duché, royaume, voire empire), dont les souverains indépendants d'abord de fait, puis seulement de nom, se succédèrent pendant deux siècles et demi, depuis Alexis I^{er} Comnène jusqu'à David (1204-1451).

C'est alors que Trébizonde s'enrichit de nombreux monuments érigés par les Comnènes, qu'elle devient un vrai foyer de civilisation byzantine auprès des populations barbares avoisinantes (Tatars, Lazes, Abazes, etc.) ; elle sert aussi de point de départ aux marchands génois qui se rendent dans l'Asie centrale. Marco Polo y arrive en 1294, après un séjour de vingt années en Extrême-Orient, et Odéric de Pordenone en part pour l'Inde et la Chine (1304). Le nom de Trébizonde est célèbre dans tout l'Occident et fréquemment répété dans les romans français des xiv^e et xv^e siècles.

Déchue de son rang après sa conquête par les Turcs, réduite au rôle de chef-lieu de pachalik, privée de ses anciennes relations avec l'Occident, par suite de l'expulsion des Génois, Trébizonde ne cessa dès lors de décliner jusqu'en 1830. Après l'ouverture de la mer Noire turque à la navigation européenne, elle a repris un rôle économique, sinon historique. Escale de tous les paquebots naviguant dans la mer Noire, proche voisine de Batoum, en relations continues avec Odessa, Novo-Rossik et tous les grands ports de la Méditerranée, tête de ligne des caravanes se rendant à Erzeroum, Trébizonde parut d'abord appelée pendant un temps à prendre un nouvel essor. Mais bientôt elle a semblé encore une fois menacée de déchéance, par suite de la construction des voies ferrées du Caucase russe vers la Perse, et du refus de la Sublime Porte de laisser poser des rails dans la direction de l'Arménie. Le fait, pour la Turquie, de s'être rangée aux côtés de l'Allemagne et de l'Autro-Hongrie dans la grande guerre européenne de 1914 est peut-être ce qui sauvera Trébizonde ; à la paix, les Russes garderont vraisemblablement cette ville, pour lui donner une importance nouvelle.

On sait, en effet, que, comme Erzeroum et après la capitale de l'Arménie turque, Trébizonde a cessé d'appartenir aux Turcs, ce qui ne lui était pas arrivé en 1829. Mais elle n'a changé de maîtres qu'après avoir cruellement souffert des maux causés par la guerre. Bombardée par la flotte russe de la mer Noire dès le 18 novembre 1914, elle a été le théâtre, pendant l'été 1915, d'affreux massacres d'Arméniens, perpétrés par les Turcs. Naguère, a raconté M. J. de Morgan, « partout, dans la ville, on rencontrait des Arméniens : au port, dans les douanes, dans les administrations, dans les affaires..... ; 14 000 (d'entre eux) ont été massacrés dans ces derniers

mois, et les femmes sont parties en esclavage, obligées de se faire musulmanes, contraintes d'accorder leurs sourires aux bourreaux de leur père, de leur mari, de leurs frères ». Mais les Turcs qui ont ainsi tué les Arméniens de Trébizonde n'ont pas tardé à recevoir leur châtement : le 18 avril 1916, ils ont dû fuir devant les Russes et leur abandonner la ville.

Après la prise d'Erzeroum, on sait que l'aile de l'armée russe victorieuse se divisa en deux colonnes qui manœuvrèrent au Nord et au Sud de la chaîne Pontique, dans la direction de l'Ouest. Tandis que la seconde de ces colonnes remontait péniblement la vallée du Tchorokh jusqu'à Ispir, en aval de Baïbourt, la première longeait le littoral de la mer Noire et trouvait dans la flotte russe un précieux appui. Un débarquement heureux, opéré à Atina, permit bientôt à un nouveau corps expéditionnaire de s'emparer de Rizeh (7 mars) et de marcher sur Trébizonde, qu'un second corps, débarqué dans l'ouest de la ville, isola bientôt de Platana. Force fut donc aux Turcs d'évacuer Trébizonde, surtout dans la direction d'Erzindjian ; les Russes y ont été accueillis en libérateurs par les survivants de la population, heureux d'y être délivrés d'opresseurs dans lesquels ils s'attendaient toujours à trouver des bourreaux.

H. FROIDEVAUX.

[Larousse mensuel illustré, oct. 1916.]

LA PRISE DE TRÉBIZONDE, EN 1461, PAR LES SOLDATS DE MAHOMET II

Le 18 avril 1916 sera une grande et glorieuse date dans l'histoire de Trébizonde, cette belle ville de la mer Noire, longtemps capitale d'un empire grec florissant. Il y avait hier un peu plus de quatre siècles et demi que l'étendard du croissant flottait sur les magnifiques remparts de cette vieille cité byzantine. J'espère de toute mon âme qu'il est, cette fois, descendu pour toujours. L'histoire de la chute de Trébizonde en 1461 et de sa prise par les armées de Mahomet II est bien curieuse. L'empire de Trébizonde avait été créé deux siècles et demi auparavant, au moment de la prise de Constantinople par les croisés latins de 1204. Fondé à cette époque par un membre de la fameuse famille des Comnènes, il s'était maintenu difficilement, depuis lors, sous une longue suite de princes désignés chacun par le titre spécial de « Grand Comnène », luttant sans cesse contre tant de sauvages voisins, Turks, Tatares et Turkomans.

L'heure fatale commença à sonner pour l'illustre capitale deux ans après la prise de Constantinople et l'anéantissement des Paléologues de cette ville. Alors que les Grecs dispersés commencèrent à chercher un refuge dans Trébizonde et à regarder le Grand Comnène alors régnant, Jean IV, surnommé le beau « Kalo Joannès »,

comme leur seul et légitime souverain, Mahomet II, inquiet de cette sorte de renaissance de la résistance hellénique, chargea son lieutenant Chélir, pacha d'Amasia, de commencer contre elle une guerre de destruction.

L'armée turque parut presque instantanément sous les murs de Trébizonde. Kalo-Joannès, incapable de se défendre contre un aussi puissant ennemi, se racheta moyennant un tribut annuel de 3 000 besants d'or, mais, aussitôt après la retraite de l'armée turque, il négocia secrètement une alliance contre Mahomet avec son voisin Hassan-Bey, le terrible et puissant chef des Turkomans de la Horde Blanche. Effrayé des progrès de la puissance des Turks, Hassan-Bey accepta l'alliance, à condition que Jean lui donnât en mariage sa fille Catherine, la despoina Kattoun, célèbre dans tout l'Orient, de Constantinople jusqu'en Perse, pour sa merveilleuse beauté sans rivale. Kalo-Joannès accepta cette union, pourvu que la perle de l'Orient demeurât chrétienne. Mais la mort le frappa en ce moment même. Ce fut son successeur qui remit la belle despoina Kattoun à son futur époux. Celui-ci envoya une grande ambassade la recevoir aux frontières de Trébizonde. Elle arriva, escortée d'un immense cortège de courtisans, de moines et de prêtres.

Kalo-Joannès avait laissé pour son successeur un fils de quatre ans, Alexis V, mais David, oncle de l'impérial enfant, usurpa le pouvoir et s'empara du trône. C'était, paraît-il, un homme cruel et dissimulé. Il ne s'efforça pas moins de résister au grave danger qui le menaçait. Il chercha à contracter alliance avec Venise et Gènes et invoqua le secours du pape Pie II, qui réunit à cet effet un Concile à Mantoue. Il écrivit au duc Philippe de Bourgogne, lui montrant en perspective la couronne de Jérusalem. Mais son principal allié, Hassan-Bey, sur lequel la jeune despoina Kattoun exerçait cependant la plus grande influence, lui fit, au dernier moment, défaut, menacé qu'il était par son puissant voisin, le sultan Djihan Schah, chef des Turkomans de la Horde Noire.

David, tremblant, chercha à négocier, mais Mahomet voulait en finir avec la dernière souveraineté grecque indépendante. C'était en 1461. Le sultan fit dire au grand Comnène qu'il était lui-même lui porter sa réponse. L'arrêt de mort de Trébizonde venait d'être prononcé. La flotte et l'armée turque investirent aussitôt la malheureuse cité. Toute résistance parut impossible. David se rendit à merci, et Mahomet II prit une de ses filles en mariage dans son harem.

Il fut permis au malheureux empereur d'emporter ses trésors. Lui et tous les siens, avec les principaux membres de la noblesse, furent embarqués pour Constantinople.

Trébizonde était alors une grande et populeuse cité chrétienne,

avec de hautes murailles en partie encore existantes, et des forts très puissants, une citadelle munie d'artillerie, une nombreuse noblesse d'archontes grecs possédant des châteaux imprenables. Tout cela tomba presque sans coup férir aux mains des soldats de Mahomet. L'Europe, à peine remise de la chute de Constantinople, fut frappée de stupeur par cette nouvelle catastrophe.

Toute la population chrétienne dut quitter la ville. Mahomet choisit pour son harem les plus beaux enfants des deux sexes. On inscrivit huit cents des principaux enfants mâles sur les listes des janissaires. Le reste de la population fut partagé en trois catégories : la première, composée des plus riches habitants, fut envoyée repeupler Constantinople ; la seconde fut donnée en esclavage aux troupes de l'armée victorieuse ; la troisième, composée de la lie du peuple, put seule rester en dehors de la ville, dans les faubourgs ruinés.

Mahomet, voulant organiser lui-même sa nouvelle conquête, passa tout l'hiver à Trébizonde, durant que l'empereur David était finalement déporté à Andrinople. Je possède de ce prince un grand sceau ou bulle de plomb, sur lequel il figure en somptueux costume impérial. Sa fille, finalement rejetée par le sultan et forcée de se faire musulmane, fut envoyée au harem du pacha turk de Macédoine. Quelques années plus tard, David fut lui-même, par ordre du sultan, étranglé avec ses sept fils, à la suite, dit-on, de la saisie par les Turks d'une lettre suspecte de la belle despoina Kattoun demandant qu'on envoyât à la cour de son époux un des princes de la dynastie impériale déchue.

Mahomet poursuivit de sa haine même les cadavres de ces malheureux. Il ordonna de les laisser gisants sans sépulture, pour qu'ils devinssent la proie des chiens et des vautours. Mais l'impératrice Hélène Cantacuzène, veuve de David, femme d'un noble caractère, qui avait été épargnée on ne sait pourquoi, réussit à les ensevelir de nuit de ses propres mains. Le sultan Mahomet lui permit, après sa courageuse action, d'aller habiter une misérable demeure où elle mourut bientôt dans une pieuse solitude.

Deux seuls membres de l'illustre famille des Comnènes, une jeune femme et un petit garçon, furent épargnés à cause de leur grande beauté. Tous les autres survivants de cette race infortunée, fils et filles d'archontes, disparurent, perdus dans la foule des esclaves, des janissaires, ou dans les harems turks.

Espérons que l'antique métropole chrétienne de Trébizonde, la cité du glorieux martyr saint Eugène, est, cette fois, affranchie à toujours de l'esclavage des Turks.

GUSTAVE SCHLUMBERGER.

[*Journal des Débats*, 21 avr. 1916.]

L'offensive russe en Arménie

La campagne d'hiver des Russes en Arménie

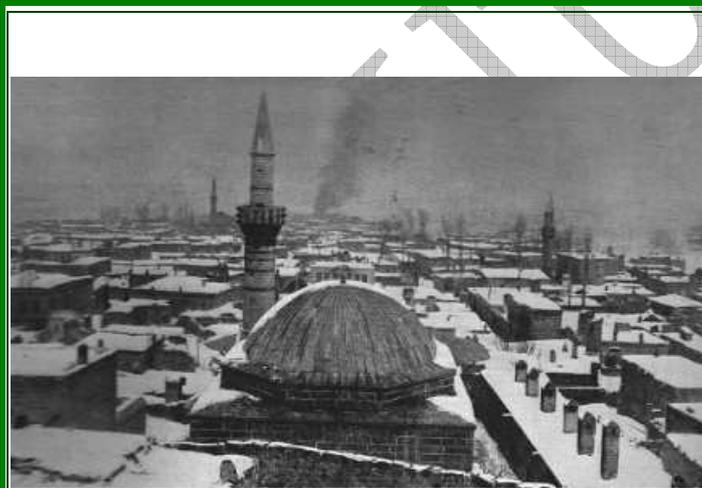


L'état-major de la 4ème division des chasseurs du Caucase campé au sommet du plateau de Kargabazar; à droite, le long de la piste, deux mâts portent des antennes de télégraphie sans fil.



Les chasseurs du Caucase descendent du plateau de Kargabazar pour atteindre Erzeroum; trois petits groupes, se détachant en noir à mi-hauteur, au centre, font glisser des canons le long de la pente.

Le Grand-Duc Nicolas à Erzeroum



Vue générale d'Erzeroum, prise de la citadelle, le lendemain de l'occupation de la ville, quand brûlaient encore les incendies allumés par les turcs, sur divers points, avant l'évacuation.



A trente kilomètres de la ville et à deux kilomètres de la ligne de feu, le Grand-Duc suit les mouvements de son armée, lancée à la poursuite de l'armée turque en retraite.

Après Erzeroum et avant Trebizonde : revue des troupes victorieuses



L'interrogatoire d'un officier turc qui, ayant les pieds gelés, a été hissé sur un cheval



Le général Kalitine, commandant d'un des corps d'armée, suit sur la carte le rapport d'un officier d'état-major



Prisonniers turcs, sur la route d'Ach-Kalé



Communiqué :

Notre envoyé spécial, M. E.Simais, avant de parvenir lui-même à Erzeroum (venant de Téhéran), a pu nous adresser de Tiflis, au commencement d'avril, de très belles photographies prises au cours de la visite du grand-duc Nicolas à ses armées victorieuses, et qui lui ont été communiquées avec la gracieuse autorisation de S.A.I. la grande-duchesse Anastasie.

http://www.dailymotion.com/video/x7yq4j_arax-danse-d-erzeroum_music

Les Russes à Erzeroum et à Trébizonde.

Dans le Caucase, les troupes russes commandées par le grand-duc Nicolas revinrent au combat contre les Turcs. Ni les difficultés formidables du terrain, ni les neiges amoncelées, ni le froid qui faisait descendre le thermomètre à 26 degrés



ARTILLERIE-RUSSE ALLANT PRENDRE POSITION.

(Photo Gousseau-Flaviens).

au-dessous de zéro, ni l'opiniâtreté de la résistance turque, ne purent arrêter l'armée confiée par le grand-duc au général Youdenitch.

Victorieuse à Kuprikeni elle s'élança vers la vaste forteresse d'Erzeroum. Le 15 février 1916, les fortifications centrales d'Erzeroum étaient prises. Le lendemain, après une lutte corps à corps qui fit couler des flots de sang dans les rues, la place entière tombait. Les Russes avaient enlevé d'abord les neuf forts de la ville; puis, ils y avaient pénétré sans l'investir. C'était la méthode employée par les Allemands à Liège et à Novogeorgievsk.

Erzeroum, *Arx-er-Roumi* (citadelle des Romains), clef superbe de l'Anatolie orientale, s'élève au croisement de deux grandes routes, celle qui va de la vallée de l'Araxe à la vallée de l'Euphrate occidental, et celle qui va du port de Trébizonde sur la mer Noire au grand centre persan Tabriz. Sa chute retentit profondément dans

le monde entier! Le succès, dont elle était le gage, aurait pu, avec un gouvernement meilleur que le gouvernement russe, être extrêmement fécond.

Après la chute de la grande forteresse, ce fut la chute du grand port de la mer Noire. Les troupes russes, appuyées par leur escadre de la mer Noire, entrèrent à Trébizonde, le 17 avril. Dès lors, rien n'empêchait plus la Russie d'envoyer des vivres, des munitions, des ren-



MÉSOPOTAMIE. — RAVITAILLEMENT EN EAU.
(Photo Chusseau-Flaviens.)

forts à son armée d'Asie Mineure. Les détachements turcs qui s'étaient rués sur la Perse en furent bientôt chassés.

D'autre part, une tentative, malheureusement trop tardive, se fit pour dégager la division anglaise cernée en Mésopotamie. Cette division qui, par le golfe Persique, avait marché si vaillamment vers Bagdad, était assiégée à Kut-el-Amara par des forces très supérieures. En vain, un corps anglais, envoyé à son secours, entreprenait l'impossible pour la ravitailler. La tentative des Russes ne réussit pas mieux. Les assiégés durent se rendre, le 26 avril 1916.

En juillet, l'armée russe reprit son offensive. Elle eut alors à souffrir de la chaleur, autant qu'elle avait souffert du froid en février. Le 16 juillet, elle entra à Baïbourd; le 25 juillet, à Erzindjan. Ainsi, le haut plateau arménien lui appartenait tout entier. De là, elle pouvait mettre la main sur une importante partie du Kurdistan et du Lazistan.

Les Turcs, après avoir reculé sous une pression si violente, se ressaisirent et, le 13 août, s'engagèrent hardiment dans une contre-offensive. Mais les succès qu'ils remportèrent alors furent sans lendemain. En somme, au 1^{er} septembre 1916, la situation militaire de la Russie était redevenue fort bonne. Partout elle obtenait l'avantage sur les vingt-sept divisions que la Turquie avait lancées contre ses troupes.

Les Turcs, bien que Guillaume II leur eût envoyé un renfort d'officiers allemands pour les commander, furent forcés d'évacuer leurs premières lignes de tranchées en avant d'Erzindjan. En même temps, ils étaient chassés des montagnes au sud de Mouch. Chose plus grave encore : dans la direction de Bagdad, ils se repliaient précipitamment en abandonnant leur matériel. Ce qui augmentait leur désarroi, c'était la menace toujours plus redoutable de Salonique. Dans un sursaut d'indignation, ils avaient assassiné von der Goltz, le vieux maréchal, qui pour eux avait été l'organisateur de la défaite.

La Turquie avait une tâche au-dessus de ses forces. Pour réprimer la grande révolte des Arabes qui s'étaient rendus maîtres de la Mecque, elle devait diriger contre eux neuf divisions. Elle devait en maintenir onze autres sur le front européen. Certes, elle possédait, en ses territoires d'Europe et d'Asie un vaste résér-



RECONNAISSANCE RUSSE AU CAUCASE.

(Photo Rol.)

voir d'hommes. Mais la modicité de ses diverses ressources ne lui permettait d'instruire et d'armer qu'un nombre restreint de soldats. Malgré certains secours que lui fournissait son dur maître, l'empereur allemand, elle comprenait fort bien qu'elle risquait d'être broyée, le jour où, d'une part, les Anglais venant de l'Égypte et du golfe Persique, d'autre part, les Russes venant de l'Arménie et de la Perse, lui donneraient ensemble l'assaut en Asie.











Արևմտահայկան Հայաստանի Աշխարհի Խորհուրդ
stat.gov.wa@haybachdban.org